

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Une histoire d'amour. Héloïse et Abélard,
de Régine Pernoud

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1978, tome 74, p. 296-306

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Une histoire d'amour

Héloïse et Abélard

de Régine Pernoud

Insolite pèlerinage

— Maisoncelles-en-Brie, annonce un panneau.

— Ce doit être là, me dit le chanoine qui m'a pris en charge. Sa petite deux-chevaux fonce dans les vallons ombreux et ressurgit sans peine au ras des plateaux où le soleil blanchit les moissons.

« Là, mais soyons attentifs, je crois que l'unique signe est une croix à la croisée. »

Une croix, en effet, sur un socle de marbre : mémorial funéraire des deux guerres. Ce n'est pas ce que nous cherchons.

Nous frappons à la cure et le curé, un grand blond aux yeux bleus, nous répond avec un puissant accent flamand :

— Le prieuré ? Ça s'appelle maintenant « le Château », mais ce n'est qu'une ferme. Une croix sur le linteau de la porte, avec les lettres S D, c'est l'unique souvenir de ce qui fut, en effet, un prieuré dépendant de l'Abbaye de Saint-Denis. Mais allez, vous voyez le toit à trois cents mètres sur le chemin de traverse. La fermière est bonne chrétienne, elle vous recevra bien.

Un beau jeune homme nous attend et nous guide :

— Je suis le fils aîné. M. le Curé a téléphoné à ma mère.

On tourne les bâtiments. Sur le seuil, la fermière, une femme dans la quarantaine, resplendissante de bon air, de travail, de santé et de bonheur. Elle nous indique le signe S†D.

— Oui, c'est la seule chose que nous avons pu sauver. Les Allemands bombardaient un camp d'aviation voisin. Mon père a acheté ce terrain labouré par les obus et il en a fait ce que vous voyez.

Plantations de maïs et de blé, pâturage, et, contre la forêt, un étang peuplé de canards.

— Tout était boisé, je pense. Les moines de Saint-Denis ont dû défricher, et puis... C'est pourquoi nous avons voulu garder la porte et la croix. L'encadrement de pierre n'avait pas cédé. Mais pèlerins ou touristes, il n'y en a pas et nous ne faisons point réclame. N'empêche que nous sommes heureux de votre visite.

Mais qui diable m'a fait mobiliser un chanoine pour me conduire ici ?

Je prêchais une retraite au Carmel de Meaux, dont un chanoine de la cathédrale, Mgr Taroux, est l'aumônier. La ville est si curieusement ramifiée autour de sa presqu'île, qu'un étranger ne s'y retrouve pas sans un plan. Et la première rue de la liste alphabétique s'appelle « rue Abélard ». Et je venais de lire, sur Abélard, un livre prestigieux de vérité et de vie : « Héloïse et Abélard », par Régine Pernoud, livre paru en 1977 dans la « Bibliothèque de Culture Historique ».

J'y avais appris qu'Abélard, après son malheur, s'était retiré à l'Abbaye de Saint-Denis, où son esprit critique le rendit bientôt insupportable. Repris par le démon de la science, il vint drainer les foules d'élèves et d'admirateurs dans ce prieuré perdu de Maisoncelles-en-Brie.

On est dans les premiers lustres du douzième siècle et j'y viens, non comme un « fan » d'Abélard, mais pour mieux méditer la leçon de cette destinée hors du commun... Une croix sur la porte d'une ferme !

L'amour et la gloire

Mais qui est Abélard ? Un personnage que beaucoup de gens, même cultivés, ne voient que confusément, sous un brouillard de légende.

Le Nantais de vingt ans qui arrive à Paris vers l'an 1100 est un intellectuel qui éclipsera, avant de les confondre, ses maîtres en dialectique, les Roscelin, les Guillaume de Champeaux.

A l'école de Sainte-Geneviève où il enseigne, il attirera jusqu'à cinq mille élèves, dont plusieurs sont promis à la puissance, à la gloire.

Le succès lui tourne la tête et lui vide le cœur.

C'est alors que le chanoine Fulbert lui confie comme disciple sa nièce Héloïse, jeune fille de dix-huit printemps, idole de Paris pour son intelligence aussi bien que pour sa beauté. Sa seule présence éveille en son maître la chair qui dormait. Un agneau dans la gueule du loup, il la mange !

Mais la chair à son tour éveille le cœur. Notre philosophe en perd l'étude et le sommeil. Ses élèves rient, les médisants sont aux aguets ; les amants sont surpris, les amants sont séparés. Héloïse va être mère ; il l'enlève, déguisée en nonne, et l'envoie en Bretagne chez sa sœur, où elle enfante. Le bébé se voit baptisé d'un nom un peu... loufoque : Astrolabe !

Un peu tard, Abélard va présenter ses excuses au chanoine Fulbert et lui offrir la réparation que celui-ci voudra : même d'épouser Héloïse — à condition, toutefois, que le mariage soit secret, pour ne pas nuire à sa réputation de philosophe et de maître, pour lui, le plus grand de tous les biens !

Situation réglée ? Héloïse, c'est non ! Héloïse refuse le mariage — et pour une raison que nous aurons quelque peine à comprendre : elle ne veut pas faire de son idole un homme marié ; ce n'est pas digne de lui ! Et puis, elle brûle d'un amour si total, si exigeant, qu'il ne veut pas être payé de retour, qu'il se nourrit de son propre don. Héloïse aime Abélard comme on aime (ou comme malheureusement on n'aime pas) Dieu !

« La solution envisagée par Abélard, dit Régine Pernoud, conciliait l'amour et la gloire. Elle était logique, rationnelle, facile. Mais Héloïse, parce qu'elle aimait, savait que l'amour est incompatible avec la facilité. »

L'humiliation

Pas épouse ! Esclave ! Et elle se laisse faire. Elle se laisse « cacher » en l'Abbaye d'Argenteuil où elle a été élevée. Et là, en cachette, elle se laisse même marier. Ayant ainsi « assuré » sa vie intellectuelle et sa gloire mondaine, Abélard ira en secret jouir de son épouse.

Sa première trahison avait échauffé, mais c'est son hypocrisie présente qui enflamme l'indignation du chanoine Fulbert et des parents d'Héloïse. Et voici le drame célèbre :

« Ils s'entendirent et, une nuit, pendant que je dormais chez moi dans ma chambre retirée, un de mes serviteurs, corrompu à prix d'or, les ayant introduits (les soudards), ils me firent subir la plus barbare et la plus honteuse des vengeances : ils me tranchèrent les parties du corps avec lesquelles j'avais commis ce dont ils se plaignaient, et prirent la fuite. »

La nouvelle se répand et voilà celui qui « s'est voulu célèbre par l'usage le plus élevé de la raison humaine » devenu célèbre par « la plus humiliante des blessures corporelles », et plus blessé dans son amour-propre que dans sa chair.

Ici déjà, première fissure de son égoïsme, il songe à la **peine** de ses parents et amis. Fissure plus profonde dans son épaisse bonne conscience : il est croyant, il ne peut s'empêcher de trouver juste ce « jugement de Dieu » qui le punit par où il a péché.

L'habit religieux et la condamnation

« Ce devrait être la fin d'une histoire d'amour, dit Régine Pernoud. Ce qui fait que l'histoire a une suite, c'est qu'Héloïse et Abélard ne sont pas des êtres ordinaires, et aussi, qu'ils sont pleinement accordés à un temps où l'amour n'est pas réduit à l'appétit sexuel, un temps où l'on considère que le propre de l'amour est cette capacité de se dépasser lui-même, de transcender les jouissances mêmes dont il se nourrit, et c'est pourquoi leur amour traversera les siècles. Car c'est pur paradoxe, si l'on y songe, qu'ils aient, pour les générations à venir, incarné le couple, eux qui ne furent qu'un instant réunis, qui ne connurent que de brèves délices. »

Unique solution « logique » en leur temps et dans ces circonstances : ils prennent tous deux l'habit religieux, elle à l'Abbaye d'Argenteuil où elle se trouve, lui à Saint-Denis.

Mais Abélard ne tient pas longtemps au cloître. Cette abbaye, « livrée à tous les désordres de la vie mondaine », il en devient le censeur aussi

désagréable que peu qualifié. Insupportable. D'autre part, tranquille du côté charnel, sa passion intellectuelle explose de nouveau. C'est alors que nous le trouvons dans ce prieuré sylvestre de Maisoncelles-en-Brie dont ne nous restent que la porte et la croix.

Aussitôt envahi d'élèves, il ajoute à l'enseignement de la dialectique celui de la « science sacrée », qui ne s'appelle pas encore, qu'il appellera, lui le premier, la « théologie ». Il en fera « un exposé systématique de doctrines, avec définitions et démonstrations, ce que seront les " Sommes théologiques " du siècle suivant ». Raisonner sur les textes de l'Écriture Sainte au lieu de les exposer et de les méditer, c'est déjà, pour l'époque, assez proche de l'hérésie. Aux avis qu'on lui donne, Abélard répondra toujours *mordicus* : « On ne peut croire que ce que l'on a compris. »

La méthode et le système d'Abélard, Régine Pernoud, compétente, l'étudie non avec le « préjugé favorable » mais avec une objectivité qui permet de reconnaître toujours intacte, voire profonde, la foi du maître. Et touchée peut-être, mais non mortellement atteinte, ni même offensée, l'orthodoxie.

Condamné au concile de Soissons par des ennemis devenus ses juges, et enfermé au Monastère de Saint-Médard, la trahison d'autrefois lui paraît peu de chose en comparaison de celle-ci, qui flétrit son nom. Et il est au bord du désespoir.

Complexe de persécution

Pierre le Vénérable, acclamé Abbé de Cluny, le presse de quitter la scène des disputes pour se mettre, avec lui-même, à l'école de la charité et de la pauvreté du Christ. Nulle réponse. Abélard n'est pas mûr pour le renoncement.

Se doutant qu'Abélard a pu être victime d'une injustice, le légat pontifical l'autorise à rentrer à Saint-Denis. Mais Abélard s'entête dans son entreprise logicienne d'aider la foi par la raison plutôt que d'éclairer la raison par la foi. Coup sur coup, des ouvrages comme *Introduction à la Théologie*, *Théologie chrétienne*, *Sic et non*, réveillent les inquiétudes de ses amis, donnent des armes à ses adversaires.

Il se réfugie cette fois sur les terres de Thibaut de Champagne, dans une boucle de l'Ardusson, et il y élève un oratoire qu'il dédie à la Sainte Trinité.

Enfin la solitude ! — Non. Abélard n'est pas plus fait pour la solitude que pour la communauté. Ce qu'il lui faut, c'est la foule des élèves et des admirateurs. Elle ne lui manque pas, il en est, une fois de plus, assiégé. Le bois marécageux se transforme en un camp — ou *camping*, dirions-nous dans notre franglais — qui ferait penser, *mutatis mutandis*, à certains « conciles » de la jeunesse moderne. On passe de l'événement à l'institution, on cultive, on construit, et même en dur, une chapelle, que le maître, cette fois, consacre au Paraclet.

Hélas ! des manifestations trop humaines viennent troubler cette belle Pentecôte, ranimant le zèle amer des ennemis, alertant le vrai zèle de vrais amis, tels que saint Norbert et saint Bernard, tout occupés à la réforme de l'Eglise et des monastères.

Abélard, que tourmente dès lors un complexe avoué de persécution, songe à s'évader du Paraclet lorsqu'il apprend que les moines de Saint-Gildas en Bretagne l'ont élu Abbé. Cette abbaye, en retard sur la réforme grégorienne, est en pleine décadence, et Abélard a la fougue, mais non la prudence, d'un réformateur. Constatant amèrement son échec, il fuit encore de Saint-Gildas.

Sur le chemin de son errance, une nouvelle : les religieuses d'Argenteuil, dont Héloïse est la prieure, sont « expulsées à la suite d'une accusation infamante ». Héloïse est personnellement, pour nous comme pour Abélard — et sans ironie ziéglérienne — « au-dessus de tout soupçon ».

Abélard revole au Paraclet désert, y invite Héloïse avec ses consœurs, leur fait donation de la chapelle et de ses dépendances, à perpétuité.

Beau geste, beau rêve ! Les honnêtes d'alors, comme les honnêtes que nous sommes, supportent-ils qu'un « mal noté » se relève ? qu'il puisse jamais faire quelque chose de louable ? « Il revoit la femme qu'il a aimée ! C'est le démon de la chair ! » On crie au scandale, naturellement ! La mort dans l'âme, Abélard reprend le chemin de Saint-Gildas, où ses frères l'aiment si peu qu'il craint pour sa vie. C'est alors que, se sentant traqué, il écrit la *Lettre à un Ami*, dont nous avons pris à Régine Pernoud quelques citations.

Correspondance

Le texte connaît la diffusion qu'aurait aujourd'hui une « Confession » *best-seller*. Il pénètre les couvents, il tombe dans les mains d'Héloïse, laquelle, cœur bouleversé, répond, se plaint d'apprendre « par la presse » les malheurs de son bien-aimé, et en exige sa part. Elle s'avoue, elle avoue qu'à travers Dieu c'est son amant qu'elle adore, qu'elle aime, qu'elle loue, qu'elle chante. Se rendant compte de l'impossible, elle supplie son bien-aimé de lui donner au moins, à défaut de sa présence visible, quelques mots de consolation, car le silence l'étouffe.

Et c'est, pour le philosophe desséché, l'occasion d'un approfondissement dans toutes les dimensions. Il sera d'autant plus humain que plus résolument surnaturel. C'est avec compréhension, avec bonté, mais sans faiblesse, qu'il rappelle à Héloïse son devoir, leur devoir à tous deux, le devoir que leur impose la situation où la Providence les a menés, et leur unique voie de salut. Le dialogue continuera mais « la situation se trouve entièrement redressée... Aucune méprise n'est désormais possible, les deux registres différents sur lesquels joue la correspondance sont nettement donnés, comme les clés sur une portée musicale. »

Héloïse s'accuse cyniquement : « Je devrais gémir des fautes que j'ai commises et je soupire après celles que je ne peux plus commettre... On vante ma chasteté, c'est qu'on ne voit pas mon hypocrisie. »

Il répond : « Quant au refus que vous opposez à la louange, je l'approuve, vous montrez par là que vous en êtes d'autant plus digne. » Puis : « par le seul effet du châtement imposé à mon corps, (le Seigneur) a d'un seul coup refroidi en moi toutes les ardeurs de la concupiscence qui me dévorait. Pour vous, en abandonnant à elle-même votre jeunesse, en laissant votre âme en proie aux tentations perpétuelles des passions de la chair, il vous a réservée pour la couronne du martyre. Quoique vous vous refusiez à l'entendre et que vous me défendiez de le dire, c'est cependant une vérité manifeste : à celui qui combat sans relâche appartient la couronne. »

Puis encore, tenant compte de **toute** la réalité : « Je ne me plains pas de voir diminuer mes mérites tandis que je m'assure que les vôtres augmentent, car **nous ne faisons qu'un en Jésus-Christ ; par la loi du mariage, nous ne sommes qu'un corps.** »

Et il compose pour elle, à sa demande, une prière dont voici la conclusion :

« Vous nous avez unis, Seigneur, et vous nous avez séparés quand et comme il vous a plu. Achevez aujourd'hui miséricordieusement ce que vous avez miséricordieusement commencé. Ceux que vous avez séparés un jour dans ce monde, unissez-les pour l'éternité dans le ciel, ô notre espérance, notre partage, notre attente, notre consolation, Seigneur qui êtes béni dans tous les siècles. Amen. »

Il semble — qu'en dites-vous ? — que l'idéal de l'amour courtois est un peu dépassé ? Car le roman réel d'Héloïse et Abélard observe la fidélité conjugale dans la fidélité du cœur, tout en entrant dans la *Queste* d'un Graal non plus figuré, mais réalité du royaume de Dieu et des cieux.

Nouvelles épreuves

Tandis que l'amour humain d'Héloïse est purifié par le feu de l'amour divin, d'autres épreuves — et il en a besoin — attendent Abélard, qui a retrouvé, sur la Montagne Sainte-Genève, son auditoire habituel.

Deux opuscules, *Connais-toi toi-même* et un *Commentaire de l'Épître aux Romains* alertent l'autorité ecclésiastique.

« Encore des nouveautés ! » écrit à Bernard de Clairvaux le porte-parole des « traditionalistes », le moine cistercien Guillaume de Saint-Thierry, qui a passé au peigne fin tous les ouvrages du suspect et ramené le contenu à treize propositions, évidemment pendables. Bernard est connu comme « le chien de garde de la chrétienté » : qu'il aboie ! L'Eglise l'attend de lui !

Des deux côtés on mobilise. La cause d'Abélard ne gagne guère de compter dans ses rangs l'écervelé agitateur Arnaud de Brescia. On dispute, on écrit, on s'échauffe, comme on le fait aujourd'hui sur des questions moins élevées que le mystère de la Sainte Trinité. Bernard rédige un *Traité contre quelques chapitres des erreurs d'Abélard*, où il dit : « C'est dans la vertu de Dieu qu'est enracinée la foi, et non dans les élucubrations de notre raison. » Abélard ironise : « A quoi bon enseigner si l'objet de notre enseignement ne peut être exposé de telle façon qu'on le comprenne ? »

Des lettres volent vers Rome : on soutient Abélard, on demande au pape de condamner Abélard. Nous n'avons guère changé !

Féconde défaite

Cependant, en l'octave de la Pentecôte de 1140 doit avoir lieu à Sens une solennelle ostension de reliques, où seront présents le roi de France en personne, de nombreux évêques et abbés.

« Quel auditoire ! » pense Abélard. Quelle occasion de me défendre et de triompher ! Et il s'inscrit comme orateur. Prévenu, et redoutant la puissance dialectique d'Abélard, Bernard de Clairvaux convoque de son côté une élite de « supporters ». Prestigieux concours, et symbolique, en cette ville de Sens où, depuis dix ans, est ouvert le chantier de la nouvelle cathédrale, une des premières réalisations de l'art gothique.

Or, qu'arrive-t-il ? Mis en posture d'accusé, Abélard refuse de se défendre et en appelle à Rome. Indignation ? Défaillance physique ? D'après certaines études médicales récentes, cette dernière explication serait vraisemblable.

Quelle défaite pour celui qui courait à la victoire ! Mais quel est son premier soin ? C'est de se rendre au Paraclet rassurer sa chère Héloïse (qui n'eût pas hésité, il le savait, à se déclarer hérétique avec lui) sur la netteté de sa foi.

« Je ne veux pas être philosophe s'il faut pour cela se révolter contre Paul. Je ne veux pas être Aristote s'il faut pour cela me séparer du Christ. »

Le lendemain, tout vieux et cassé qu'il est, il prend le chemin de Rome. Il présentera lui-même ses ouvrages au pape, il en prouvera l'orthodoxie ; mieux, l'importance de ses méthodes, l'intérêt de l'assise rationnelle qu'elles fournissent à la doctrine. Plus important qu'un changement d'architecture sacrée ! Il y va, il est sûr de son affaire.

Non. Un Autre l'arrête. Exténué, il se présente à l'hôtellerie de l'Abbaye de Cluny ; et qui lui ouvre ? L'Abbé lui-même, ce Pierre le Vénérable, dont il avait, vingt ans plus tôt, négligé, méprisé l'invitation.

« Avec un tact infini (que Régine Pernoud relate aussi avec un tact infini), Pierre le Vénérable accueille l'autre Pierre, ce " passereau errant ". » Il obtient de lui ce que nul n'avait pu obtenir : le renoncement, la conversion. Abolie, la superbe. Eteinte, cette agressivité qui provoquait des tempêtes. « Et cette existence chaotique (cahotique ?), ayant enfin trouvé le milieu qui lui est propice, s'achèvera sous l'habit d'un moine comme les autres, assidu aux offices, fervent dans la prière. »

Sans aucun rappel du passé, sans aucune pression, Pierre le Vénérable obtient que Pierre Abélard fasse la paix avec Bernard de Clairvaux et qu'il attende humblement la condamnation de Rome. Mais Pierre le Vénérable avait notifié au pape les dispositions d'Abélard et le suppliait de laisser le pénitent « demeurer avec nous, qui sommes tout à vous ».

Abélard est transfiguré. L'amour humain a commencé l'ouvrage, l'amour divin le consomme. Quel ouvrage ? Celui de révéler, à cet homme tout raison et toute chair, l'univers du sentiment, puis l'univers de la grâce, de la charité qui, de toutes choses, est le lien et la perfection.

Prieuré de Saint-Marcel de Châlon

Pourtant, le « passereau » ne finira pas ses jours à Cluny. il est malade et son protecteur lui assure une retraite au prieuré de Saint-Marcel de Châlon, où le climat est plus salubre.

« Ce prieuré Saint-Marcel, nous dit Régine Pernoud, avait une origine illustre : un couvent y avait été fondé aux temps mérovingiens, l'an 584, et c'était la première fondation faite sur le modèle de Saint-Maurice d'Agaune, où résonnait ce qu'on appelait la laus perennis, la louange perpétuelle... Cette pratique était née dans l'Eglise d'Orient au cinquième siècle et avait été d'abord instaurée dans l'antique monastère du canton de Vaud... »

(Aïe ! quel dommage ! me suis-je écrié à ce dernier mot. Quel dommage ! Exclamation rouge de mon professeur de latin en marge au fond d'une page parfaite où je commettais un **coepere** au lieu de **cepisse** comme infinitif historique.) Car, mes lecteurs le savent et comprennent que j'y tiens, Saint-Maurice d'Agaune est dans le canton du Valais et non dans le canton de Vaud ! Mais c'est aussi l'unique peine, pour tant de joies, que me donne le livre de Régine Pernoud.

C'est donc en ce monastère où avait retenti la **laus perennis** que s'achève dans la paix l'existence tourmentée d'Abélard.

Pierre le Vénéralable l'annonce à Héloïse dans une lettre où, parlant de celui qu'elle a aimé, il ne craint pas de l'appeler : « l'homme qui vous appartient ».

« Celui auquel vous avez été unie par les liens de la chair, ensuite par le lien plus fort de l'amour divin et sous lequel vous vous êtes consacrée au service de Dieu, celui-là, dis-je, Dieu le réchauffe aujourd'hui dans son sein à votre place comme un autre vous-même. Et au jour de la venue du Seigneur, à la voix de l'Archange, au son de la trompette, il vous le rendra par sa grâce, il vous le réserve. »

En racontant ma visite au prieuré aboli de Maisoncelles-en-Brie, je n'avais que l'intention de vous signaler le livre de Régine Pernoud. Puis me vint le désir de faire connaître, à ceux qui ne pourraient se le procurer, un peu de l'histoire, démythifiée, d'Héloïse et d'Abélard. Hélas ! je ne pouvais le faire qu'en résumant, c'est-à-dire en massacrant ce même livre. En vous privant de sa plus belle substance, qui est l'intelligence, la science, l'âme et le cœur de l'auteur. D'une légende sordide ou idéalisée selon les modes, elle dégage, elle fait vivre, elle campe une réalité plus belle que toute poésie.

J'imagine mal ce livre écrit par un homme (celui du regretté Gilson a d'autres qualités) ; je ne l'imagine pas écrit par une femme moins fine, moins cultivée, moins intelligente, moins aimante, moins charitable, pour tout dire moins **femme** que Régine Pernoud. Elle seule pouvait nous faire voir, et sans le dire et en laissant parler les faits et à chaque page ou presque, combien ce qu'on appelle communément amour est au-dessous de l'amour ; combien la raison est loin (et combien proche) de la foi ; combien la nature est contraire à la grâce et combien fort elle appelle la grâce ; combien, enfin, « Dieu écrit droit », non seulement « à travers des lignes courbes », mais à travers des lignes une fois, deux fois, cent fois brisées.

Et ainsi, combien nous avons tort de juger et condamner là où il ne faut qu'aimer et comprendre et pardonner.

Marcel Michelet